Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

78 | 2019

La linguistique des genres, en actes et en questions

Traduire un texte sacré. Analyses syntaxiques de la *Bible anglo-normande*

Translating a Sacred Text: Syntactic Analysis of the Anglo-Norman Bible

Thierry Revol

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/linx/3034>

DOI : 10.4000/linx.3034

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Référence électronique

Thierry Revol, « Traduire un texte sacré. Analyses syntaxiques de la *Bible anglo-normande* », *Linx* [En ligne], 78 | 2019, document 3, mis en ligne le 30 juin 2019, consulté le 27 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/linx/3034> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.3034>

Ce document a été généré automatiquement le 27 juillet 2022.

Tous droits réservés

Traduire un texte sacré. Analyses syntaxiques de la *Bible anglo-normande*

Translating a Sacred Text: Syntactic Analysis of the Anglo-Norman Bible

Thierry Revol

- 1 Les traductions françaises de la Bible latine (la Vulgate)¹ se sont développées à partir du XII^e siècle, jusqu'à devenir quasi officielles et reconnues par les autorités ecclésiastiques et universitaires². Il en est de plusieurs types, mais toutes cherchent l'exactitude théologique et exégétique car trouver le mot juste, c'est transmettre une vérité sacrée. La *Bible anglo-normande*, qu'on peut dater du XIV^e siècle, survit dans deux manuscrits³, conservés respectivement à Londres et à Paris, et ce texte a encore servi de modèle pour d'autres traducteurs médiévaux⁴. Les deux principaux manuscrits sont intéressants d'un point de vue linguistique car ils dérivent d'un même modèle, qui suivait de très près l'original latin de la Vulgate. Et, malgré tout, ils restent très différents dans leur forme car ils n'ont pas été copiés dans les mêmes conditions, ni par le même individu et, surtout, ils s'adressent à des destinataires différents. Le manuscrit de Londres (L), très sobre, est resté au monastère de Reading où il a sans doute été conçu comme une Bible de travail, d'où une attention extrême au texte, une recherche de littéralité par rapport à la Vulgate, des gloses simplement synonymiques dans certains chapitres, un soin et une précision qui ne faiblissent pas. La copie parisienne (P) est plus mondaine. Elle reflète un travail plus rapide et plus superficiel : elle paraît être une Bible offerte en cadeau de mariage, d'où les blasons qui la parsèment, les enluminures, les lettrines et les majuscules ornées et, concernant le texte, un effort d'adaptation quelquefois désastreux (mots sautés, non-sens, syntaxe défailante...). Ici, apparemment, c'était plutôt l'aspect extérieur de l'objet qui devait séduire le destinataire, alors que là c'était le contenu même et sa proximité avec le texte sacré.
- 2 De tous les livres bibliques, la Genèse est celui qui a été le plus lu et le plus commenté (avec l'Évangile de Matthieu)⁵, le plus traduit aussi, et cela dès le Moyen Âge. Comme on sait, la Bible (ou sa traduction) ne se fonde pas sur un genre littéraire unique, mais sur

une pléiade de genres. Pourtant, si l'on s'en tient à la Genèse, les caractéristiques sont relativement faciles à cerner : il s'agit d'un récit de type mythologique, qui raconte la naissance de l'univers, de l'humanité, et du peuple élu par Dieu, Israël. En rattachant le texte à cette simple description générique, il est plus facile d'établir des comparaisons et des normes. Mais, à cette question générique, s'ajoute celle de la traduction : comment considérer la version française ? Quelles caractéristiques sont inhérentes au genre discursif de la traduction d'un récit ?

- 3 Les premiers récits en français sont nécessairement versifiés⁶, et les premières adaptations de la Bible en français aussi. Mais le vers est abandonné dès lors qu'on privilégie la rigueur d'un texte qui colle à sa source. Ce changement d'approche doit se comprendre en termes d'exigences à la fois théologiques et exégétiques d'une part (comment rendre exactement le texte saint ?) et esthétiques d'autre part. Ainsi, Pierre-Maurice Bogaert explique que, si « le recours à la prose se justifie par la nécessité de traduire, [...] composer se fait en vers » (or la Bible n'a pas à être *composée*) ; « les traductions en version dérimée attestent aussi un changement de goût intéressant à observer » (Bogaert, 1991 : 43). En fait, il faudrait même retourner la proposition et poser la question en termes d'histoire littéraire (ou mieux : d'histoire des formes littéraires) : ce sont les traductions romanes en prose de la Bible qui ont contribué à l'ennoblissement et au développement de la littérature en prose⁷.
- 4 Reste que la prose française, qui apparaît au début du XIII^e siècle dans les œuvres littéraires du type récit ou roman, et la prose latine (la prose classique ou celle de la Vulgate) se différencient clairement, notamment par la syntaxe de la phrase. Depuis l'Antiquité, la prose latine se fonde sur l'éloquence et la rhétorique ; elle se développe en périodes, qui hiérarchisent les propositions en les enchaînant (effet syntaxique) et en les rythmant (effet esthétique). Cette syntaxe en périodes reflète la complexité et le déploiement de la pensée. Même si sa traduction veut respecter la version originale hébraïque, Jérôme, qui traduit la Vulgate, est formé à la rhétorique latine et c'est d'ailleurs un de ses objectifs que de concilier la tradition latine occidentale avec la foi et la tradition chrétienne⁸. Mais la prose française qui se développe à partir du XIII^e siècle, en même temps que son prestige augmente, ne s'établit pas du tout selon les mêmes modalités⁹ : cette prose narrative¹⁰ fonctionne par accumulation de propositions, moins hiérarchisées que juxtaposées¹¹. Un premier indice de cette manière de faire¹², dans le manuscrit de Londres, est celui du nombre et de la répartition des conjonctions de coordination *et* (2736 occurrences), en regard du nombre des conjonctions de subordination *que* (414 occurrences seulement, y compris les différentes graphies et les locutions conjonctives en *que*). Quoiqu'il eût fallu distinguer entre coordination inter-phrastique et intra-phrastique, on voit que la disproportion joue très largement en faveur de la coordination. La traduction semble donc bien adopter la tendance qui caractérise habituellement la prose médiévale : elle juxtapose les propositions sans chercher à les hiérarchiser.
- 5 Enfin, dernière complexité à prendre en compte : le statut du français en Angleterre au XIV^e siècle. Après la Conquête normande de 1066, le problème de la traduction se pose nécessairement en termes pluriels puisque que, à l'opposition complémentaire latin ecclésiastique / anglais vernaculaire, s'ajoute un troisième foyer linguistique, le français, langue des conquérants et de l'aristocratie, mais aussi langue de la culture¹³. C'est surtout à partir du XIII^e siècle que se fait sentir un certain renouveau ecclésiastique et que la situation évolue :

During the thirteenth century, then, the situation was unpropitious for vernacular translation. English languished, Anglo-Norman was necessarily the language of a colonial culture, and the esotericism of Latin learning and the fear of heresy preserved the documents of salvation from common use. (Shepherd, 1980 : 380-381).

- 6 Au XIV^e siècle, la traduction de la *Bible anglo-normande* s'inscrit dans « l'âge d'or de la diffusion des Bibles manuscrites françaises » (Bogaert, 1991 : 30) alors même que le contexte linguistique en Angleterre est peu favorable : le français comme langue quotidienne est en nette perte d'influence, même pour la noblesse anglaise. Ou peut-être faut-il dire surtout pour la noblesse anglaise¹⁴ : « Il paraît vraisemblable qu'au milieu du XIV^e siècle, quiconque s'exprimait encore en anglo-normand avait conscience de se servir d'un idiome artificiel, sans vitalité propre¹⁵ ». Mais le français reste pratiqué comme langue de prestige (cour royale et haute noblesse, domaine diplomatique et judiciaire, enseignement, belles lettres, Église et milieux ecclésiastiques...). Vu le statut particulier du français à l'époque des manuscrits de la *Bible Anglo-normande*, il faut en déduire que cette traduction permet de s'adresser à un public particulièrement privilégié et ouvert intellectuellement, dont la foi ne fait pas de doute : les clercs et certaines familles aristocratiques.
- 7 Dans l'analyse du texte, il s'agira donc de prendre en compte différents facteurs mis en œuvre par la traduction de la *Bible anglo-normande* : ceux qui relèvent des questions habituelles dans un récit, ceux qui relèvent de la traduction du texte sacré, et encore ceux qui relèvent de l'emploi du français en contexte culturel anglais. À partir de là, quel degré d'innovation ou de conformité à l'original s'autorisent les copistes / traducteurs ? L'analyse se limitera à quelques questions sur la syntaxe mise en œuvre dans ce texte (ou plutôt *ces textes*, puisqu'il y a deux manuscrits, deux traductions qui n'ont pas tout à fait le même projet) du premier livre de la *Bible anglo-normande*, la Genèse. Il s'agit ici de se limiter à quelques caractéristiques, propres à mettre en jeu les critères précédemment exposés (prose narrative, traduction biblique, contexte de langue minoritaire) : les temps verbaux du récit, les participes, et certains choix de traduction apparemment incohérents.

1. Temps verbaux : emplois

- 8 L'étude des temps verbaux, parce que leurs emplois sont très différents en anglais, en français et en latin, constitue une des entrées possibles pour le commentaire syntaxique. Christiane Marchello-Nizia (1997 : 435-440) commence son chapitre sur l'emploi des temps en Moyen Français en dénonçant des analyses qui ne se contentent que d'invoquer des emplois flottants et arbitraires, au prétexte que la langue est encore en pleine évolution. S'agissant de la situation en anglo-normand, Mildred Pope constate pourtant qu'elle est complexe :

In this period also, the forms of the perfect and the conditional were sometimes confused, for example, *purra*, *purroient*, replace *put*, *purent*; the syntactical difference between the imperfect and perfect tense was also gradually obliterated and often only one of these two tenses was retained or else a hybrid tense compact of the two¹⁶.

- 9 Dans ce cas, on voit assez clairement ce qui peut constituer une difficulté pour le traducteur de la Genèse, tiraillé entre son désir de coller au texte latin, sa pratique du

système des temps en anglais, et la complexité d'emploi des nombreuses formes verbales françaises. Au mode indicatif, plusieurs temps lui causent problème.

1.1. Imparfait / Passé simple

- ¹⁰ Manifestement, le scribe du manuscrit L semble comprendre assez mal l'opposition imparfait / passé simple à l'indicatif, ce qui est un trait propre de l'anglo-normand insulaire. Il s'agit sans doute d'une preuve que ce copiste (et, puisqu'il s'agit probablement de deux personnes différentes, le traducteur du modèle qu'il reprend) a subi une forte influence de l'anglais, qui oppose seulement le temps simple (*preterit*) au temps composé (*present perfect*)¹⁷. C'est bien là une des seules fois où il se détache de la traduction littérale mot à mot de la Vulgate. Dans la *Genèse anglo-normande*, la traduction de ces deux temps latins se fait au profit du passé simple ou, plus rarement, du passé composé¹⁸ :

(19, 11 *possent*, subj. impft) *poient* (impft) / *povent* (subj. présent) ;
 (22, 16 *pepercisti*, parfait) *tu esparnies* (présent ?) / *esparneis* (imparfait ?) ;
 (27, 38 *fleret*, subj. impft) *Et com il plorast* (subj. impft) / *plora* (passé simple) ;
 (33, 13 *fecero*, futur antérieur) *si jeo les ay fait plus travailler* (passé composé dans le semi-auxiliaire de voix) / *si jeo les ai fait plus travailllié* (passé composé) ;
 (42, 16 *dixistis* parfait) *si la que les choses qe vous avez dit* (passé composé) / *si la que les choses que vous distes* (passé simple) ;
 (45, 9 *fecit*, parfait) “*Dieu moi fist* (passé simple) *sire de tote la universe terre de Egipte* / “*Deu moy ad fait* (passé composé) *seignor de tote la universe terre de Egipte*.

- ¹¹ Il faut retenir que les choix de traductions (ou de copies) ne sont pas conformes au latin de la Vulgate, et qu'ils divergent d'un manuscrit à l'autre, sans qu'une logique systématique apparaisse très clairement. Tout juste peut-on retenir que le présent de narration, très fréquent dans les textes médiévaux, est ici plutôt rare : cette rareté doit être attribuée à l'influence de l'original latin. Et pour le reste, les deux manuscrits tentent de restituer une logique propre à la narration, fût-ce au prix d'options différentes.

1.2. Conditionnel

- ¹² Ce temps a posé au traducteur (sinon aux scribes) des difficultés de compréhension et d'emplois (on compte trente et une occurrences seulement pour toute la *Genèse*). Plusieurs raisons peuvent expliquer cette désaffection. C'est, en général, une forme verbale plutôt rare, qui paraît donc peu opérante aux yeux du traducteur ; et elle lui semble peut-être d'autant moins efficace que le latin l'ignore, y compris, bien sûr, le modèle de la Vulgate. Or la *Genèse anglo-normande* propose une traduction très littérale : employer des conditionnels apparaît donc comme une innovation par rapport au texte original. Tout au plus traduit-il quelquefois, dans son emploi modal¹⁹, l'imparfait du subjonctif latin. Voir : *vocaret* ¶ appellerait^(II.19) ; *occumberet* ¶ cocherait^(XV.12)... Sans divergences patentes, les copistes des deux manuscrits semblent ici se conformer au modèle de traduction qu'ils ont sous les yeux.

1.3. Futurs

- 13 Ces formes posent également des problèmes de traduction. Les futurs simples latins ont été complètement abandonnés, au profit de paradigmes refaits dans toutes les langues romanes²⁰ ; et les langues germaniques, l'anglais comme l'allemand, le construisent avec un auxiliaire spécifique (*to will* ou *werden*). Mais ce n'est pas la seule difficulté. S'y ajoute la question de l'aspect, que le français exprime souvent par l'opposition entre **formes simples et formes composées** (traditionnellement nommés futur simple / futur antérieur) :

(41, 55 *quicquid vobis dixerit, facite* : futur antérieur) *facez quei q'il vous avera dit* (futur antérieur) / *facez quei qu'il vous dirra* (futur) ;
(41, 29 *venient*, futur) *vendront* (futur) / *vendrent* (? ou *lapsus calami* pour *vendront*, forme régionale).

- 14 Ici comme ailleurs, le manuscrit P semble plus au fait de la concordance des temps en français : l'emploi de la forme de futur simple apparaît plus évidente. S'y ajoute aussi le problème du **participe futur** latin (totalement disparu en français), que les deux manuscrits traduisent par une périphrase verbale : {estre (conjugué au présent) + *a* (préposition) + verbe à l'infinitif}²¹. Voir : (18, 13) *Saver moun que jeo, veil, sui a enfaunter verroiemment*, à comparer à la Vulgate *Num vere partitura sum anus ?* (« Vais-je vraiment enfanter, moi qui suis vieille ? »). Ici aussi, la solution a manifestement été trouvée par le traducteur, et les deux copistes ne l'ont pas modifiée.

- 15 Enfin, les **modes** ne sont pas rendus de manière identique d'un manuscrit à l'autre. Voir :

(42, 2 *venundetur*, subj. présent après *audivi quod*) *Jeo oï dire que bledz sount venduz* (indicatif) *en Egipte* / *Je oï dire que bledz soit venduz* (subjonctif) *en Egipte* ;
(44, 23 *venerit*, subj. parfait) *Si vostre petit frere ne avera venuz* (indicatif, futur antérieur) *od vous, vous ne verrez point ma face.* / *Et si vostre petit frere ne viegne* (subjonctif présent) *od vous, vous ne verrez plus ma face.*
(45, 7 *reservemini*, subj. présent) *Dieux moi maunda avaunt, que vous soiez regardez* (subjonctif présent) *sur la terre, et vous pussez avoir mangiers a vivre.* / *Et Dieux me maunda avaunt, que vous fussez regardee* (subjonctif imparfait) *sur terre et que vous pussez avoir mangiers a vivre.*

- 16 Là encore, toutes sortes de solutions sont expérimentées par les deux copistes. Il est vrai que les emplois du subjonctif sont plus souples dans l'ancienne langue qu'aujourd'hui²² : le choix de l'un ou l'autre mode permet d'exprimer toute sorte de nuances, qui pourraient expliquer l'hésitation sur l'occurrence (42, 2), ou encore le fait que la version de P paraisse un peu forcée. En revanche, l'occurrence (44, 23) est tout aussi bizarre dans L que dans P. Enfin, le dernier emploi (45, 7) indique clairement une divergence dans la concordance des temps, qui joue en faveur de P : en effet, avec un verbe introducteur au présent (*maunda*) la concordance devrait se faire au subjonctif imparfait (donc *fussez*). Et c'est encore là une caractéristique de P, qui semble plus à l'aise avec le français, et propose des solutions habituellement plus fluides.
- 17 En somme, l'emploi des formes verbales semble clairement une difficulté pour le traducteur et les deux copistes de la *Genèse anglo-normande*, d'où quelques solutions hasardeuses. Leurs hésitations sont dues à la tension entre le respect pour la langue originale de la Vulgate (tendance plus clairement à l'œuvre pour L qui maintient la conformité avec le latin, chaque fois que c'est possible) ou une reconstruction française

plus fluide (tendance plutôt présente pour P, encore que ce soit loin d'être un choix systématique).

2. Participes absolus

- 18 La traduction littérale de certains tours syntaxiques latins est une caractéristique du manuscrit L, alors que le manuscrit P évite souvent ces latinismes trop voyants. Mais, même dans des textes autonomes (qui ne sont pas des traductions à partir du latin), Christiane Marchello-Nizia note que le Moyen Français fait un usage fréquent des constructions participiales :

ce qui est nouveau [en Moyen Français] c'est la fréquence des constructions dites absolues comportant un participe accompagné de son propre sujet. Le plus souvent, ce sujet est différent de celui du verbe conjugué ; mais c'est parfois le même²³.

- 19 Cependant, dans la *Genèse anglo-normande*, il semble que ces constructions participiales soient à la fois plus nombreuses et plus souples que celles que décrit Christiane Marchello-Nizia. C'est qu'elles obéissent sans doute autant (davantage ?) à la logique de la traduction biblique littérale qu'au système linguistique de l'époque. Conservant cette traduction littérale issue de son modèle, le scribe du manuscrit L aura souvent recours à cette construction très courante dans le latin de la Vulgate²⁴. Celui du manuscrit P, peut-être plus sensible à l'évolution de la langue, rejette ces constructions très synthétiques pour privilégier une syntaxe plus analytique, héritière d'un modèle roman : expression du sujet à gauche du verbe dans toutes les propositions (même si les infinitives y échappent et que la langue soutenue connaît encore aujourd'hui les propositions participiales), expression de la subordination par un mot clairement conjonctif, qui la lie à la proposition principale²⁵... La langue du manuscrit L apparaît ainsi un peu figée, non pas latinisante à proprement parler, mais proche du latin de la Vulgate dont elle cherche toujours à donner une traduction très exacte ; celle du manuscrit P est nettement plus méfiante à l'égard des formes de participe absolu.

2.1. Participes en *-ant*

- 20 Le scribe du manuscrit L garde volontiers les participes en *-ant* (participes absolus ou participes apposés, souvent, au sujet de la proposition principale) alors que le manuscrit P évite d'en faire le prédicat d'une proposition ou de leur laisser leur fonction adjectivale. Voir, par exemple (32, 4.8.17.19.30 *dicens*) *disaunt* / *et dist*, (33, 1) *levaunt* / *leva et*, (42, 24) *Et il, returnaunt, les emparla* / *Et returna ; si les emparla*. Voir aussi :

(40, 16) *Ly mestre des pestours, voiaunt q'il sagement out exponit le souenge, dist* / *Et ly mestre des pestours vist que il sagement expoaunt le souenge, et dist* ;
 (40, 20) *Pharaon. Lequel, fesaunt grant manger a ses enfauntz, se remembra* / *Pharaon. Lequel fist grant manger a ces enfauntz, et il se remembra* ;
 (43, 26) *cil lui offrirent les douns, tenauntz en mains* / *cil lui offrirent les douns qu'il tindrent en lour mains* ;
 (43, 27) *Et cil, debonairement a eux resaluez, demaunda disaunt* : / *Et cil les salua debonairement et lour demaunda et dist* ;
 (43, 28) *Et cil enclinz, lui ahourerent* / *Et cil se sont enclins ; si li ahourerent* ;
 (43, 29) *Et Joseph, levaunt ses oels, vist Benjamyn* / *Et Joseph leva ses oels et vist* ;
 (47, 7) *Lequel le benesquiaunt* / *Lyquel le benesquist*.

- 21 Dans ce dernier exemple, à cause du changement de statut syntaxique du pronom relatif, la forme employée n'est pas la même (*lequel* / *lyquel*), mais l'emploi des anciens Cas Sujets est loin d'être systématique²⁶. En tout cas il est difficile de voir là une imitation du modèle de traduction, car le manuscrit L lui est normalement plus fidèle, et P évite plus souvent que lui les cas sujets.

2.2. Participes passés

- 22 Alors que le manuscrit L a maintenu des propositions participiales proches de la Vulgate, le manuscrit P cherche plutôt à reconstruire les phrases de son modèle avec des verbes conjugués et des propositions indépendantes. Voir : (33, 5) *ses oels levez / cil leva ses oels*, (44, 13) *Et cil, lour vestures trencez et les asnes rechargez par desur, repoirerent en la citee. / Et il trancherent lour vestures, et derichef unt il rechargez les asnes et repairerent en la citee...* Voir encore une analyse plus précise pour 42, 35-36 :

Vulgate : *Hic dictis, cum frumenta effunderent singuli, reppererunt in ore saccorum ligatas pecunias. Exterritisque simul omnibus, dixit pater Jacob...*

Cestes choses dites, com il versassent furmentz chescuns, resceurent les pescunes liez en la boucle des saks. Et touz espountez, ·Jacob, ly pere, dist... / Et ycestez choses dittes, com ly furmentz fussent delivrés a chescun, et les pecunies sont trovez lyés en la bouche des sakes. Et nous fuimes tout espountee. » ·Et Jacob ly pere dist...

- 23 L'édition Weber / Gryson de la Vulgate²⁷ ne prend pas le risque de ponctuer, mais sa présentation (avec des sauts de lignes qui suggèrent et délimitent les syntagmes) favorise ce type de regroupement, notamment le point après *pecunias*. Les traductions modernes peuvent aussi rattacher le groupe *exterritisque* à la phrase précédente ; mais, le sens étant clair, il s'agit d'un simple problème de ponctuation. Concernant la traduction dans la *Bible anglo-normande*, L propose un texte qui traduit littéralement la version latine, y compris l'ablatif absolu (d'où, encore une fois, la ponctuation suivie) : l'ensemble, très littéral, est assez fidèle. L'autonomie du groupe *et touz espountez* est bien mise en valeur par la ponctuation du manuscrit : l'ensemble est précédé et suivi par un point, commence par une majuscule (*Et* non abrégé, pour une fois) et est aussi suivi par une majuscule (*Jacob*²⁸). Comme P cherche à supprimer les constructions à l'ablatif absolu, il explicite le sujet de ce qui devient alors un verbe actif. Ici c'est le *nous* qui est choisi, ce qui rend la compréhension de l'ensemble plutôt difficile. En effet, il faut donc que se termine avec ces mots le discours tenu précédemment par les fils de Jacob (d'où le pluriel *nous fuimes*) et que la Vulgate avait clos par *hic dictis*. Autrement dit, l'obsession de P de limiter les emplois du participe absolu le conduit à méconnaître le sens de ce verset 42, 35. Ce cas n'est pas isolé dans ce manuscrit qui accumule aussi des propositions incompréhensibles.

3. Apories syntaxiques

- 24 En réalité, les phrases incompréhensibles ont plusieurs causes, quelquefois contradictoires. L'adaptation au français (surtout dans le manuscrit P) mais aussi la recherche de la littéralité (surtout dans le manuscrit L) peuvent conduire à des aberrations syntaxiques. Ainsi, une des caractéristiques du manuscrit L est sa traduction, souvent très littérale, du texte de la Vulgate. Cette particularité est sans

doute due au modèle, que L semble suivre d'assez près (d'autant plus près qu'il ne maîtrise pas toujours très bien les nuances du français). Soit l'exemple suivant :

Vulgate : Misit eos in carcerem principis militum, in quo erat vinctus et Joseph. At custos carceris tradidit eos Ioseph qui et ministrabat eis.

(40, 3-4) la chartre del prince des chivalers, en quele et Joseph ert liee. Et le gardein de la chartre bailla yceus a Joseph, et que il les ministra. / Si maunda yceux en la chartre del prince de chivalers el quel Joseph estoit liee. Et le gardein de la chartre bailla yceux a Joseph, que les ministra.

- 25 La conjonction latine *et* est restituée à deux reprises dans le manuscrit L, alors que P l'élimine, conformément à l'usage habituel de l'ancien français²⁹. Il semble tout de même que cette fidélité extrême au texte biblique ait gêné le scribe de L : pour la dernière occurrence (*qui* et *ministrabat* ^{FE} et *que* il les *ministra*), il avait d'abord omis les deux termes *et* et *il*. Dans un second temps (le temps de la relecture et de la correction) ils ont été rétablis, malgré tout, dans l'interligne : on les trouve placés au-dessus de la conjonction *que*, de part et d'autre.
- 26 On voit donc que cette littéralité est volontaire et assumée, même au prix de l'incompréhension : lorsque le traducteur ou plutôt le copiste (le second suivant toujours le premier de très près) hésite parce qu'il ne comprend pas, il tranche pour la fidélité aux textes (Vulgate et modèle). Il reste donc honnête et peut-être conscient de ses propres limites. En cas d'hésitation trop marquée, ce copiste laisse une trace de sa difficulté de traduction et de la réponse qu'il lui a donnée dans une glose³⁰. Autre effet positif de cette conscience linguistique³¹, L, qui respecte le texte sans le modifier, s'exprimera ponctuellement dans un vocabulaire plus riche (au besoin en créant ou maintenant des néologismes) que le scribe du manuscrit P, qui s'adapte. Le résultat final est que le copiste de L conserve un terme plus original (sinon plus expressif, éventuellement plus régional) que le scribe de P, qui ajuste son vocabulaire, peut-être pour le rendre plus courant et plus accessible à ses commanditaires.
- 27 Le scribe du manuscrit L fait, non pas œuvre littéraire, mais œuvre de philologue et de clerc : ce qui l'intéresse, ce n'est pas la belle langue, mais le contenu même de la Bible qu'il veut transmettre le plus rapidement, le plus efficacement et le plus fidèlement possible. C'est une sorte d'archéologue, qui cherche le sens biblique originel. Qu'il n'ait pas les moyens de composer une belle œuvre bien écrite est secondaire (il ne corrige pas le traducteur du modèle, qui semble quelquefois peiner à bien maîtriser le français, sur des questions de langue). Sa relecture est attentive, son manuscrit se lit assez passablement. Ce texte de la *Genèse anglo-normande* n'est pour lui qu'un moyen et non une fin en soi³².
- 28 Le texte est davantage récrit dans le manuscrit P, qui cherche souvent à lui donner un sens intelligible dans la langue d'arrivée, le français, plutôt que de coller à la phrase latine dans une traduction littérale (telle que la pratique le modèle, et L à sa suite). Les exemples en sont très nombreux, qui seront limités ici à quelques-uns, choisis parmi les réécritures basées sur les emplois de verbes.
- (1, 16) greindre lumere, q'il avaunt alast le jour, et lumere meindre q'il alast devaunt la nuit... / greindre lumere, que avaunt servoit al jour, et lumere meindre qui avaunt servoit a nuit...
- 29 Pour les deux occurrences soulignées, la Vulgate utilise le même verbe *præesset*. La tentative de correction dans le manuscrit P est maladroite puisque *avaunt servoit* ne constitue pas un phraséologisme ni même une collocation que la langue pourrait

admettre. Cela dit, l'expression unique présente au moins l'avantage d'unifier les deux verbes, puisqu'ils sont identiques dans la Vulgate.

(19, 20) Ceste petite citee est prés, a quele jeo pus fuir et en ly serroi jeo salvee. / ...
jeo pusse fuir et en ly estre salvee.

- 30 La Vulgate avait le verbe *salvabor*. La traduction que L recopie, avec une forme conjuguée, *serroi salvee*, est très littérale, comme à son habitude. Si la construction de P est moins proche de la Vulgate, elle reconstruit élégamment (pour une fois) la syntaxe avec *pusse* en facteur commun des deux infinitifs *fuir* et *estre salvee*, autant de verbes qui ont aussi un sujet commun, *jeo*.

Vulgate : Morisque erat ut, cunctis ovibus congregatis, devolverent lapidem et, reffectis gregibus, rursum super os putei ponerent.

(29, 3) Si estuet custume que, touz les owailles assemblez, returnassent il la perre et, les fouks eneawés, altre foiz il la remistrent sur la bouche del putz. / Si estoit custumme que, touz les owailles assemblez, returnassent il la perre, les eawes fussent eneawés, qu'il la remeissent sur le putz.

- 31 La réécriture se fait ici par simplification (syntaxique notamment) de la seconde partie de la phrase, mais cette simplification entraîne pour P l'absurde confusion *fouks* / *eawes*. C'est peut-être là une bonne preuve que le scribe travaillait à partir d'un modèle (proche de celui de L), mais qu'il aménageait au fur et à mesure de sa copie : son attention était tellement accaparée par la réécriture syntaxique qu'il n'a pas vu la confusion de vocabulaire. En effet, cette confusion peut difficilement s'expliquer par un saut du même au même. Il se peut aussi qu'il n'ait pas compris *eneawer* (dont le sens d'« abreuver » n'est pas attesté par l'AND³³) ; et, cette fois, il n'a pas pris la peine de vérifier dans la Vulgate.

Vulgate : Qui adsumptis fratribus suis, persecutus est eum...

(31, 23) Lyquel, ses freres pris, sui Jacob... / Lyquels prist ses freres et sui Jacob...

- 32 Le scribe de P récrit la phrase complexe en supprimant la proposition participiale : il garde le pronom relatif initial mais en fait le sujet commun de deux verbes coordonnés.

Vulgate : Illa festinans abscondit idola subter stramen cameli.

(31, 34a) ycele se hastaunt repust les ydoles desouth la litere du camel. / ycele se hasta et repust les deus desous la terre du camel.

- 33 P récrit en supprimant le participe car il n'aime pas cette construction trop calquée sur le latin ; ce remaniement l'oblige à faire deux propositions indépendantes. Mais il modifie encore les deux mots précis qui lui posent problème. Ainsi, *ydole* devient *deus*, plus vague mais moins compromettant quant au paganisme d'un personnage biblique³⁴. Et *litere* devient *terre* : *stramen* n'est peut-être pas compris ou, plus sûrement (s'il n'a pas recours à la Vulgate), il s'agit d'une erreur de lecture sur *[li]te[r]re* ; en tout cas cette substitution rend la compréhension du texte difficile (qu'est-ce que *la terre du camel* ?).

Vulgate : Scrutantique omne tentorium et nihil invenienti, ait...

(31, 34b) Et ly cerchaunt par tote la tente et nule chose ne trovaunt, ·ele dist... / Et cil cercherent par tote la tente et nulle chose ne troverent ; ·et ele dist...

- 34 P récrit en supprimant encore les participes, ce qui l'oblige à faire deux propositions indépendantes. Aussi le lien entre les deux actions est-il moins clair (les participes avaient un sens causal par rapport à *dist*), la conjonction *et* exprimant habituellement plutôt la successivité, donc un sens temporel³⁵. Il fait aussi un contre-sens puisque c'est le père qui cherche (il est vrai qu'il a des serviteurs).

- 35 Tous ces exemples montrent le processus de tâtonnement des deux copistes, qui adaptent la traduction (le modèle) qu'ils ont sous les yeux. L est toujours plus littéral,

mais parfois au prix de formules inattendues (et de néologismes). P semble plus habitué à pratiquer une langue efficace, compréhensible et fluide, mais son étourderie et sa façon myope de travailler produisent quelquefois des résultats à la limite de ce qui est compréhensible. Pourtant, dans les deux cas, il est évident que le texte n'a de valeur qu'en regard de la source latine de la Vulgate. La traduction, aussi soignée (ou négligée...) soit-elle, aussi exacte et littérale se veut-elle, n'est qu'un ersatz du seul texte original légitime.

Conclusion

- 36 La traduction de la *Bible anglo-normande* s'inscrit dans une tradition déjà affirmée depuis plusieurs siècles, y compris en Angleterre. Mais traduire la Bible en français n'est certainement pas une activité littéraire anodine pour des clercs anglais dont les intentions restent moins esthétiques que didactiques. Et l'usage du français n'est rien moins que naturel³⁶ car la langue est minoritaire au XIV^e siècle. Pourtant la *Bible Anglo-normande* s'impose bien comme une traduction en français. À ce premier problème d'ordre strictement linguistique (pourquoi traduire dans une langue finalement peu parlée, d'autant qu'il existait une tradition antérieure de traduction en anglais³⁷, plus universellement répandue), s'ajoute un second, d'ordre plus religieux et culturel : le passage au français représente une sorte de tabou, tant « l'autorité de la Vulgate latine est absolue et son texte est omniprésent. La diffusion des Bibles françaises est peu de chose à côté du nombre incalculable des Bibles latines³⁸ ». De fait, la réponse à ces interrogations ne peut être approchée que si l'on s'intéresse aux destinataires de ces traductions, pour autant qu'on puisse les connaître précisément. Vu le statut particulier du français à l'époque de la copie de ces manuscrits, cette traduction s'adresse évidemment à un public particulièrement privilégié, intellectuellement ouvert et cultivé : des (élèves) clercs dans le cas du manuscrit de Londres (considéré comme une Bible de travail), une famille aristocratique dans le cas du manuscrit de Paris (une bible de famille, à l'ornementation riche et au support luxueux par sa taille).
- 37 En tout cas, le respect des copistes pour la source latine de la Vulgate les conduit à s'adapter à une traduction très littérale³⁹, au point qu'ils produisent certaines anomalies syntaxiques. De fait, la syntaxe latine n'est pas la syntaxe française : la traduction, pour ce texte sacré, respecte à la lettre la version d'origine, au point de rendre incohérent le résultat français. Il l'est sans doute d'autant plus que la prose française, à la même époque, tend à allonger les phrases et se situe clairement du côté de la syntaxe longue et développée, par juxtaposition et coordination des propositions. Le contraste est frappant, même si le manuscrit de Paris tend à réduire cet hiatus en éliminant quelques tournures latines et en adaptant un peu son objet.
- 38 L'aboutissement de cette réflexion linguistique (la conscience des copistes que leur traduction reste imparfaite) est aussi une source d'innovation : l'adaptation proposée s'inscrit dans une longue tradition de créativité littéraire. Ponctuellement, la proximité de L avec le vocabulaire de la Vulgate produit des néologismes et fait entrer des termes pour la première fois dans la langue. Ponctuellement aussi, P trouve des formules élégantes et proprement françaises. Mais surtout, les deux copistes s'inscrivent pleinement dans la définition médiévale de la créativité pour les artistes et les intellectuels : *écrire*, c'est *recréer*, toujours à partir d'un modèle pour lequel il faut maintenir un infini respect. Les géants, que sont leurs prédécesseurs, leur permettent

de voir plus loin, parce qu'ils ont suffisamment d'épaules pour les porter⁴⁰. Et lorsque le géant c'est saint Jérôme et sa Vulgate, comment faire mieux ?

- 39 Sur la question du genre, la réflexion est évidemment complexe et la réponse doit être plurielle, qui s'attachera aux intentions⁴¹ (et destinataires) de l'ouvrage. La Genèse de la BAN relève d'abord de la *narration*, plutôt *historique*, dans l'esprit des clercs et de leurs lecteurs (et non, pour ce texte sacré reconnu comme relevant de la vérité, d'une narration littéraire ou romanesque) ; le copiste du manuscrit P le destine en partie plutôt au *divertissement* de ses commanditaires (manuscrit de prestige, cadeau de mariage, Bible de famille). Il s'agit également d'un texte *religieux*, à vocation didactique : autant pour P que pour L, l'intention d'*édification* est manifeste (la Bible de famille de P est un cadeau à vocation chrétienne ; la version apprêtée de L est un travail de clerc scrupuleux). Enfin, comme *traduction* et comme *glose explicative*, les deux copistes s'inscrivent également dans un projet d'*enseignement* (enseignement familial pour P, enseignement probable dans une école monastique pour L). En somme pour la Genèse Anglo-normande, il ne faut pas réfléchir seulement en termes de genres en soi (insuffisants ou inopérants ici) : il faut s'interroger sur les effets recherchés par les copistes : à quel public ils s'adressaient, quelles étaient leurs intentions ?

BIBLIOGRAPHIE

BADDELEY, S., 2003, John Palsgrave, *L'Eclaircissement de la langue française (1530)*, Paris, Champion.

BAUMGARTNER, E., 2017, « Moyen Âge. L'affirmation des langues vulgaires », *Encyclopædia Universalis*.

BOGAERT, P.-M., 1982, « Adaptations et versions de la Bible en prose (langue d'oïl) », in *Les Genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation. Actes du Colloque, Louvain-la-Neuve, Institut d'études médiévales de l'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Institut d'Études Médiévales*, p. 259-278.

BOGAERT P.-M., 1991, « La Bible française au Moyen Âge », in *Les Bibles en français. Histoire illustrée du Moyen Âge à nos jours*, Turnhout, Brepols, p. 13-46.

BURIDANT C., 2000, *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, SEDES.

CART A., GRIMAL P., LAMAISSON J., NOIVILLE R., 1955, *Grammaire latine*, Paris, Nathan.

ERNOUT A., THOMAS F., 1993, *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck.

FRAPPIER J., 1978, « Le Roman en prose en France au XIII^e siècle », *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, Heidelberg, C. Winter Universitätsverlag, 1978, vol. IV, t. 1, p. 504.

GRYSON R., WEBER R. (éds), 1994, *Biblia Sacra iuxta Vulgatam Versionem*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft (1^{re} éd. 1969).

GUILLOT-BARBANCE C., PINCEMIN B., LAVRENTIEV A., 2017, « Représentation de l'oral en français médiéval et genres textuels », *Langages* 2017/4 (n° 208), p. 53-68. En ligne (consulté le 25 nov. 2018) : <<https://www.cairn.info/revue-langages-2017-4-page-53.htm>>.

- LARDET P., 2017, « Jérôme », *Encyclopædia Universalis*.
- LEGGE M. D., 1950, *Anglo-Norman in the Cloisters (The Influence of the Orders upon Anglo-Norman Literature)*, Edinburgh, University Press, p. 128-136.
- LOBRICHON G., 2003, *La Bible au Moyen Âge*, Paris, Picard.
- LUSIGNAN S., 2004, *La Langue des rois au Moyen Âge. Le Français en France et en Angleterre*, Paris, PUF.
- MARCHELLO-NIZIA C., 1977, « La forme-vers et la forme-prose : leurs langues spécifiques, leurs contraintes propres », *Perspectives médiévales*, n° 3, p. 35-42.
- MARCHELLO-NIZIA C., 1997, *La Langue française aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Armand Colin.
- NOBEL P., 2000, « La Traduction biblique : de la glose à la translation intégrale », *Les Cahiers de L'Institut Catholique de Lyon* n° 30, *Sommes et cycles (XII^e-XIV^e siècles)*, Lyon, p. 95-119.
- POPE M. K., 1956, *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman*, Manchester, University Press (1^{re} éd. 1934).
- RICHE P., VERGER J., 2006 : 13, *Des Nains sur les épaules de géants. Maîtres et élèves au Moyen Âge*, Paris, Taillandier.
- ROTHWELL W., GREGORY S., TROTTER D., 2005, *Anglo-Norman Dictionary (Second Edition A-E)*, Londres, The Modern Humanities Research Association.
- RYCHNER J., 1966, *Marie de France, Laïs*, Paris, Champion.
- SAUSY L., 1988, *Grammaire latine complète*, Paris, Fernand Lanore.
- SHEPHERD G., 1980, « English versions of the scriptures before Wyclif », in Geoffrey W. H. Lampe (éd.), *The Cambridge History of the Bible* Cambridge, Cambridge University Press, 1969 (réimpr. 1980) ; vol. 2, *The West from the Fathers to the Reformation*, p. 362-387.
- SHORT I., 2013, *Manual of Anglo-Norman*, Oxford, Anglo-Norman Text Society.
- Traduction Œcuménique de la Bible*, 1980, *Ancien Testament (édition intégrale)*, Paris, Éditions du Cerf / Les Bergers et les Mages (1^{re} édition, 1975).
- ZINK M., 2015, Cours du Collège de France, « Parler aux simples ».

NOTES

1. Même si elle n'est consacrée comme version officielle de la Bible qu'en 1546 (Concile de Trente), la Vulgate est déjà considérée comme telle pendant tout le Moyen Âge ; le latin est (au moins en Occident) la langue officielle de l'Église, la langue sacrée.
2. Sur les premières tentatives de traduction et les traductions plus abouties, voir la chronologie détaillée dans Pierre Nobel (2000).
3. Manuscrit de Londres (British Library Royal 1 C III), abrégé L, et manuscrit de Paris (B.n.F. fr. n° 1), abrégé P. Voir l'introduction de mon édition (Société de Linguistique Romane, à paraître). Il existe encore un troisième manuscrit qui ne contient que les Actes des Apôtres.
4. Il en reste des traces à la fois dans la Bible d'Acre et dans la Bible de Jean de Sy.
5. Voir, par exemple, Guy Lobrichon (2003 : 63).
6. Et non seulement ils sont versifiés, mais le premier type de vers narratif est l'octosyllabe, habituel pour les romans, par exemple.
7. Voir Christiane Marchello-Nizia (1977), et l'article plus littéraire et plus général de Jean Frappier (1978). Voir aussi l'article d'Emmanuèle Baumgartner (2017) : « Le choix de la "forme

prose” par les écrivains s'accompagne très généralement d'une justification fondée sur la “véridicité” de ce mode d'expression. »

8. Il étudie la grammaire auprès du célèbre Donat, avant de profiter des leçons d'un rhéteur. Pierre Lardet (2017) décrit ses ouvrages comme « pétris de rhétorique » et parle encore d'« efficacité rhétorique » à propos de sa langue.

9. Selon Michel Zink (2015), la *période* française ne naît qu'à partir de la Renaissance et de l'Âge Classique, à l'imitation du latin.

10. Il s'agit tout aussi bien de la prose romanesque des romans du Graal et des grands cycles du *Lancelot* et du *Tristan*, que de l'écriture des chroniques historiques, par exemple (et pour en rester aux plus connus) Jean Froissart ou Philippe de Commines à la fin de la période.

11. Dans le même cours, Michel Zink (2015) note la perplexité des éditeurs modernes qui accumulent les points virgules dans leurs transcriptions des textes en ancien français, comme rarement dans l'usage contemporain, n'osant couper franchement avec des points qui délimiteraient trop formellement les phrases médiévales à la syntaxe fluide et ample.

12. *Indice*, seulement : dans ce cadre limité, l'analyse n'ira pas jusqu'au bout de la comparaison avec le texte latin de la Vulgate...

13. Sur ces tensions entre les trois langues, voir la conclusion de l'ouvrage de Mary Dominica Legge (1950 : 128-136). Voir aussi Serge Lusignan (2004), en particulier le chapitre IV « Le Français du roi en Angleterre » (155-217).

14. Christiane Marchello-Nizia (1977 : 44-45) : « Dès la fin du XIII^e siècle, dans le domaine littéraire, plusieurs auteurs se déclarent hostiles à la suprématie du français, ou constatent simplement que la plupart des Anglais “de la classe moyenne”, dirions-nous, et même de la noblesse, ignorent cette langue. Et même ceux qui [...] s'efforcent de l'apprendre par goût ou par opportunisme, ont souvent conscience que leur “français” est différent de celui du continent. »

15. René Huchon (1930, t. II), cité par Christiane Marchello-Nizia (1977 : 44). Mais Susan Baddeley (2003 : 15) est moins pessimiste dans son introduction à l'édition de John Palsgrave, *L'Eclaircissement de la langue française* (1530) : « Dès le XVI^e siècle, le français n'était plus guère utilisé dans l'administration en Angleterre [...]. Cependant, le français conservait son rôle de langue cultivée, de langue de prestige, auprès de la noblesse. À la cour d'Angleterre au temps des Tudor, le français était aussi la langue des échanges internationaux. On enseignait cette langue aux jeunes nobles, dont les plus fortunés pouvaient se permettre d'avoir un précepteur pour le français, souvent d'origine française. C'est d'ailleurs en enseignant le français (ainsi que le latin) aux enfants de la noblesse anglaise, et même auprès des familles les plus haut placées, que Palsgrave gagnait en partie sa vie. » Voir aussi Mildred Pope (1956 : 422) : « the voluminous didactic literature and the romances of the fourteenth century were still for the most part composed in French: Nicholas Bozon, for example, as late as c. 1300, makes use of it in his translation from Latin, “En comun langage pur amis, Ke de clergie ne ount apris” ».

16. Pope Mildred (1956 : 479, § 1316). Dans son *Manual of Anglo-Norman*, Ian Short (2013) ne traite pas de l'emploi des temps.

17. Même type de raisonnement déjà dans l'édition des *Lais* de Marie de France, par Jean Rychner (1966 : 245-246) ; l'éditeur parle d'« imparfait insolite » (par rapport aux emplois continentaux).

18. Et le choix n'est pas nécessairement le même d'un manuscrit à l'autre. Pour les citations et occurrences, sont indiquées, entre parenthèses, la forme latine de la Vulgate, avec sa localisation (chapitre, verset), puis successivement les formes du manuscrit de Londres et celles du manuscrit de Paris, séparées par une barre oblique. Lorsqu'une seule forme est indiquée, il s'agit du manuscrit de Londres.

19. Mais la distinction entre emplois temporels et emplois modaux resterait à préciser sur les trente et une occurrences.

20. Voir Christiane Marchello-Nizia (1997 : 259-261) pour les désinences et (278-281) pour les radicaux.

21. Cf. Claude Buridant (2000 : 364, § 292 sq.) : « le futur peut aussi être exprimé par *estre a* + infinitif, marquant surtout l'événement attendu, la prédiction dans *estre a (a) venir, estre a naistre, estre a estre* ». Il semble que ce soit là le point de départ des emplois de la périphrase dans la *Genèse anglo-normande*, mais le(s) traducteur(s) a (ont) considérablement élargi et assoupli cet usage.
22. Voir Christiane Marchello-Nizia (1997 : 431) : « un bon nombre de verbes commandent une complétive pouvant être soit à l'indicatif, soit au subjonctif » (suit une liste de verbes et de constructions faisant alterner les deux modes, p. 431-432).
23. Christiane Marchello-Nizia (1997 : 426), et voir la description de ces emplois (426-427).
24. Il s'agit d'un idiotisme latin très fréquent que Jérôme a utilisé dans des emplois tout à fait traditionnels. Voir Lucien Sausy (1988 : 261-263), paragraphe au sous-titre explicite : « L'ablatif absolu (proposition-participe) ».
25. C'est ce que Claude Buridant (2000 : 761) résume ainsi : « le français a poussé plus loin que les autres langues romanes le processus analytique qui donne à l'axe syntagmatique une importance majeure ». Sur cette question, voir l'ensemble de son chapitre 30 « Aperçu typologique » (758-761).
26. Ni même loin d'être correcte, puisqu'on attendrait *lyqueus* ou *lyquex*...
27. Gryson Roger / Weber Robert, éd. (1994). C'est l'édition de référence pour cet article. Pour la traduction française moderne, la *Traduction Œcuménique de la Bible* (1980), TOB en abrégé, a été privilégiée, bien qu'elle soit basée sur le texte original hébreux, d'où quelques aménagements).
28. Mais il est vrai qu'il s'agit là d'un nom propre, pour lequel la majuscule est quasi systématique.
29. Les grammaires latines ne sont pas très explicites sur ce type d'emploi de *et*, mais voir Alfred Ernout et François Thomas (1993 : 440) : « *et* [...] n'appelle pas de remarques particulières, sinon que sa valeur étymologique apparaît parfois dans le sens de « encore, aussi » (avec un exemple où *et* n'est pas en tête de proposition). Voir aussi Cart Adrien / Grimal Pierre / Lamaison Jacques / Noiville Roger (1955 : 86) : « *et et vel*, quand ils n'unissent pas des termes équivalents, sont adverbes ». En tout cas, il semble bien qu'il y ait là un effet stylistique valorisant le nom puis le rôle de Joseph. Traduction de la Vulgate (légèrement revue) : « [...] les fit mettre dans la prison du général de ses troupes, où Joseph aussi était prisonnier. Le gouverneur de la prison les remit entre les mains de Joseph qui était aussi leur serviteur. »
30. Cette question ne sera pas développée ici : dans L, il existe des gloses latines (qui citent et maintiennent certains mots de la Vulgate) et des gloses anglaises (propositions de traductions ponctuelles). En revanche, le manuscrit P ne comporte pas de glose.
31. Positif, au moins pour le linguiste du XXI^e siècle...
32. C'est, peut-être, un pis-aller, faute de pouvoir transmettre le vrai texte, la parole de Dieu, la Vulgate latine, à ses élèves.
33. Rothwell William / Gregory Stewart / Trotter David (2005). Voir le site < <http://www.anglo-norman.net/> > (consulté le 7 janvier 2018).
34. Cette stratégie d'évitement de termes païens (surtout associés à des personnages bibliques modèles) se rencontre ailleurs (par exemple 44, 15, à propos de Joseph).
35. Mais le scribe du manuscrit P emploie souvent *et* dans des sens particuliers et forts (y compris au sens de l'adverbe *si*). Voir *supra* (note 27), les exemples d'emplois de *et*.
36. Mildred Pope explique (1956 : 424) qu'à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, cette langue « gradually became a "dead" language ».
37. Voir cette note de Christiane Marchello-Nizia (1997 : 44) : « Dans la préface d'*Arthur and Merlin* (fin du XIII^e s.), l'auteur signale que, si ceux qui savent le français et le latin ont beaucoup d'avantages, il a vu cependant beaucoup de nobles incapables de dire un mot en français ; mais comme l'anglais est compris de tous les natifs d'Angleterre, il écrira donc son histoire en anglais.

On trouve le même type de remarque dans le prologue de *Richard Coer de Lyon* ou du *Cursor mundi*, cf. Vising, 1923, p. 12. »

38. Bogaert Pierre-Maurice (1991 : 43). Voir aussi la même affirmation forte dans Bogaert Pierre-Maurice (1982 : 260).

39. Et, dans le cas du manuscrit de Londres, à s'entourer de gloses de précaution, latine ou française, comme si le copiste ne faisait pas totalement confiance à ses intuitions de (re)traducteur. Les gloses apparaissent comme des micros citations latines (retour et recours à l'original) ou sous forme de synonymes en Moyen Anglais.

40. Pour paraphraser la belle image de Bernard de Chartres (attribué d'après le livre III du *Metalogicon* de Jean de Salisbury) : « Nous sommes comme des nains sur des épaules de géants. Nous voyons mieux et plus loin qu'eux, non que notre vue soit plus perçante ou notre taille plus élevée, mais parce que nous sommes portés et soulevés par leur stature gigantesque ». Bernard de Chartres († 1126), cité par Riché Pierre / Verger Jacques (2006 : 13).

41. Voir l'article de Guillot-Barbançe Céline / Pincemin Bénédicte / Lavrentiev Alexei (2017 : 57), en particulier les remarques autour de la note 9. Merci à Christophe Girard d'avoir attiré mon attention sur cet article.

RÉSUMÉS

La traduction de la *Bible anglo-normande* s'inscrit dans une tradition déjà affirmée depuis plusieurs siècles, y compris en Angleterre. Mais traduire la Bible en français n'est certainement pas une activité littéraire anodine pour des clercs anglais. L'analyse, limitée à des questions syntaxiques (emploi des temps verbaux et des participes, créativité syntaxique quelquefois incohérente) prend en compte différents facteurs mis en œuvre par les deux copistes du texte : ceux qui relèvent du récit, ceux de la traduction du texte sacré, et encore ceux de l'emploi du français en contexte culturel anglais. Sur la question du genre, la réflexion s'attachera aux intentions des copistes et aux destinataires de leur ouvrage : entre la *narration* de la Genèse, le *texte religieux* à vocation didactique et la *traduction* explicative.

The translation of the Anglo-Norman Bible is part of a tradition already asserted for centuries, including in England. But translating the Bible into French is certainly not an innocuous literary activity for English clerics. The analysis, limited to syntactical questions (use of verb tenses and participles, syntactic creativity sometimes incoherent) considers various factors implemented by the two copyists of the text: those which belong to the narrative, those of the translation of the sacred text, and still those of the employment of the French in English cultural context. On the question of gender, the reflection will focus on the intentions of the transcribers and the addressees of their work: between the *narrative* of Genesis, the *religious text* with didactic vocation and the explanatory *translation*.

INDEX

Keywords : Bible translation, Genesis, syntax, stylistic, Middle Age, Anglo-Normand, scholarly language, tense, participle

Mots-clés : Traduction biblique, Genèse, syntaxe, style, Moyen Âge, anglo-normand, langue savante, temps verbaux, participes absolus

AUTEUR

THIERRY REVOL

Université de Strasbourg - LiLPa